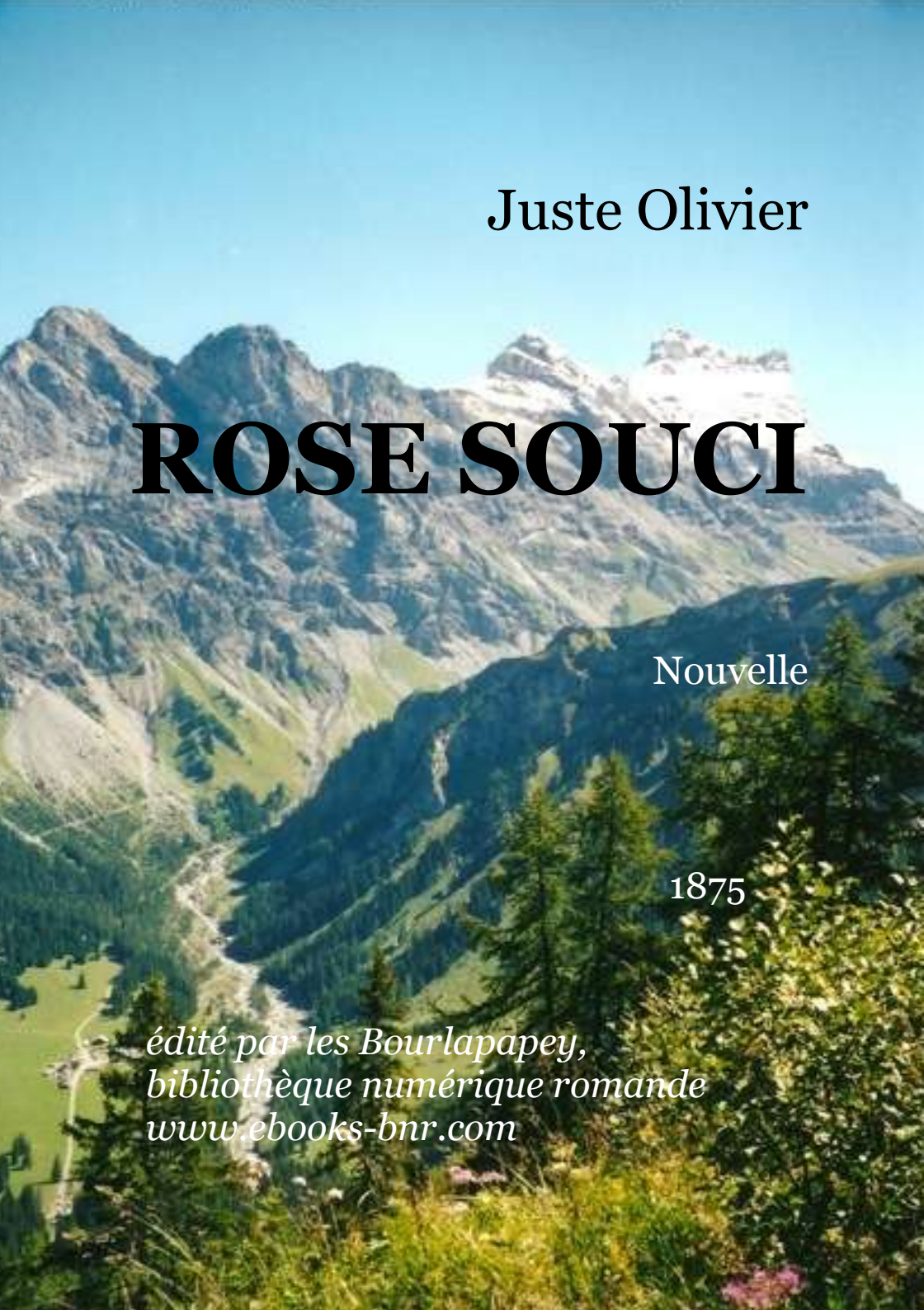


Juste Olivier

ROSE SOUCI

Nouvelle

1875

édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

Sommaire

I 4
II 9
III 13
IV 21
V 27
VI 34
VII 38
VIII 48
IX 53
X 59
XI 66
XII 76
Ce livre numérique : 87


JUSTE-OLIVIER

I

Rose Souci. – C'était bien son nom. Je ne l'invente point. On pourrait le croire, tant il allait juste à sa figure rose, très rose, avec un fond brun qui, soit naturellement, soit par la faute ou la grâce du soleil, passait même au doré, presque à l'or pur autour des yeux, très noirs, et à la racine des cheveux, encore plus noirs et qui bouclaient à ce qu'aucun peigne ne les pût défriser. Du reste, maigre et petite ; mais élancée et bien prise dans sa petitesse, qui, pour achever de se faire pardonner, ne l'avait point lâchée en route, mais gentiment suivie jusqu'au bout, c'est-à-dire dans ses mains sans gants et ses pieds enfouis en de gros petits souliers.

À ces derniers traits on comprend déjà que les vagues teintes dorées qui, de ses tempes, venaient expirer dans le rose-brun de ses joues, étaient le seul or qu'elle possédât. Elle n'en avait point d'autre en sa bourse, et même elle n'avait point de bourse : toute espèce de porte-monnaie eût été pour elle un meuble inutile.

Son père, Jean-Pierre Souci, – d'une famille connue dans le pays, mais non pas aussi répandue que l'autre du même nom, la grande, dont au reste il faisait aussi partie, – son père, disons-nous, possédait pour tout bien une maisonnette au haut et un peu à l'écart du village, quelques bouts de terrain plus ou moins hypothéqués, quatre chèvres et une demi-douzaine d'enfants, dont Rose était l'aînée et de beaucoup la plus sage.

Ses frères et sœurs étaient difficiles à conduire, plus même que les chèvres qu'elle menait paître en ce moment ; mais celles-ci ne devaient pas se montrer si faciles que d'habitude ce jour-là.

Comme la jeune fille arrivait avec elles sur une pente herbeuse, boisée ou plutôt *buissonnée* par le haut, y arrivait aussi en sens opposé un vieux monsieur avec son chien noir et blanc, à

long poil soyeux, qui le faisait ressembler à un manchon courant à quatre pattes. C'était son compagnon fidèle dans ses promenades autour du village, lorsque de temps à autre il y venait passer l'été : séjour qu'il faisait assez régulièrement autrefois, mais qu'il avait dû interrompre les années précédentes. À cette rencontre inattendue et brusquée par le tournant des collines, les chèvres de lever la tête, le chien de lever le nez et, du même coup, la voix et les jambes qu'il eut lancées à fond de train avant que son maître pût le retenir. Et les chèvres de s'éparpiller à grands bonds sur la pente, y faisant résonner leurs grelots et leurs bêlements entremêlés.

La jeune fille courut prestement après ses chèvres, le vieux monsieur après son chien, moins prestement il est vrai, mais avec assez d'ardeur pour que son chapeau s'envolât de sa tête et se mît à rouler, rouler, faisant de si belles cascades et courant de si larges bordées, qu'il eût été en un clin d'œil au fond de la vallée sans une bonne vieille haie qui se trouva juste à point pour l'arrêter au passage. Mais là, nouveau péril. Une des chèvres se mit à flairer cet objet étrange qui semblait avoir crû, comme un chou pommé, dans

un coin de la haie. Allait-elle y porter aussi la dent ? La jeune fille en eut l'idée, car après avoir bien ri de la fugue du chapeau, le vieux monsieur encore mieux, tout d'un coup elle ne rit plus, et en quelques sauts elle arriva juste à temps pour soustraire le fugitif à celle qui y promenait de plus en plus résolument la barbe et le museau.

Elle le dégagea de la haie et, le tenant à la main, acheva de rassembler ses chèvres avant de remonter. Mais l'une d'elles, une toute jeune chevrette, plus effrayée que les autres, ne se laissait pas faire et voulait toujours s'écarter et se tenir à distance. De guerre lasse, elle la prit dans ses bras, comme une jeune mère eût pu faire de son nouveau-né, et sans paraître fatiguée, mais plutôt souriante de ce joli fardeau.

Et le chapeau ? demandera peut-être quelqu'un, attentif à tout observer, je ne dis pas à tout critiquer. Abandonné de nouveau à lui-même, le chapeau va-t-il encore caracoler sur la pente et recommencer ses fredaines ? Non, certes. Ne pouvant plus l'avoir à la main, la jeune fille l'avait bravement sur la tête ; rempli et retenu par cette épaisse chevelure un peu hérissée, dont quelques

boucles se jouaient et remontaient même sur ses bords, il ne faisait point si mal, en guise de cadre jaune-paille, autour de ces cheveux noirs, de ces yeux brillants et de ce teint de bistre carminé. Il y faisait si bien même, que le vieux monsieur, demeuré plus haut pour calmer et retenir son chien, contemplait fort, sinon le cadre, au moins le tableau, le portrait qui s'y dessinait ; si bien encore que lorsqu'elle s'arrêta devant lui sans mot dire, mais inclinant la tête pour lui rendre le chapeau, il ne le prit point, le laissa où apparemment il le trouvait mieux que sur son chef grisonnant, et se mit à caresser le chevreau que la jeune fille tenait toujours dans ses bras. Le chien aurait bien voulu en faire autant à sa manière ; mais un « Couche-toi ! » le tenait aussitôt en respect, car il obéissait toujours à cet ordre, excepté lorsqu'il avait pris les devants pour ne pas avoir à l'exécuter. Bref, quoique tout cela ne durât pas bien longtemps, la jeune fille avait toujours le chapeau, lorsque les sons d'un instrument vinrent tout à coup détourner l'attention des deux acteurs de cette petite scène, avant que la naïve timidité de l'un et la naïve contemplation de l'autre l'eussent rendue un peu moins silencieuse.

II

Cette fois, ce n'était plus un vieux monsieur, mais un jeune, qui arrivait.

Il n'avait pour tout instrument qu'un de ces flageolets qu'on peut se procurer pour quelques centimes, mais qui, sous ses doigts, n'en jouait pas plus mal. Comme au vieux monsieur son chien, c'était à lui son compagnon de promenade. Dès qu'il se croyait ou se sentait bien seul dans la campagne, il le tirait de sa poche et, comme s'il n'eût fait que siffler, mais mieux et plus hautement que des lèvres, il y jouait les motifs et les airs, gais ou tristes, qui lui venaient à la mémoire, selon le sentiment que les lieux lui inspiraient. N'est-ce pas Mozart lui-même qui aimait tant à écouter les sons lointains d'un hautbois dans la

campagne ? Ici, ce n'était qu'un flageolet ; mais Mozart en eût certainement éprouvé quelque chose de pareil. Lorsque, sans voir le musicien, on entendait ainsi tout à coup cette voix rustique s'élever du fond des prés ou des bouquets d'arbres couronnant leurs sommets, on eût dit que c'était la nature elle-même qui se mettait à chanter d'une voix agreste et pure comme elle. Mais si le musicien apercevait d'autres promeneurs, vite le flageolet rentrait dans son gîte et il semblait alors que c'était la nature qui se taisait.

Ce fut donc les mains dans les poches, et de l'air le plus innocent du monde – à l'endroit de la musique, du moins, – qu'il continua de suivre le sentier au bord duquel la jeune fille et le vieux monsieur étaient encore debout, dans la même position, seulement la figure tournée de son côté, parce que c'était de là que leur étaient venus les sons. Ni l'un ni l'autre n'avaient rien dit, pour mieux écouter. Maintenant la jeune fille recommençait à incliner sa tête frisée.

– Voilà votre chapeau, fit-elle.

– Merci, merci ! sans vous il aurait bien pu voyager jusqu'au Rhône, à cheval sur le dos du torrent, s'il ne s'y était pas noyé.

Et quoique toujours d'un air de regret, il se mit pourtant en devoir d'ôter le chapeau de sa position temporaire pour lui rendre sa place habituelle. Mais les cheveux bouclés bouclaient et gonflaient si bien dans la coiffe, et s'enroulaient si capricieusement sous les bords, que l'opération ne se fit pas toute seule, d'autant plus que la jeune fille ne pouvait y aider, avec son blanc fardeau sur les bras. Enfin, le chapeau fut dégagé, mais non sans un éparpillement soudain et comme un rejaillissement des boucles noires, heureuses de se retrouver libres et au grand air. Le jeune homme qui, de loin, les avait déjà regardées à en oublier son flageolet, les regarda encore mieux, car il vint juste à passer au moment où leur flot emprisonné reprenait son cours naturel. Il salua le vieux monsieur qui, le connaissant déjà, lui rendit amicalement son salut. Puis avec un long regard encore, mais non plus à la même adresse, il poursuivit son chemin. Quand il eut disparu, on entendit s'élever du creux des vallons l'air doux et frais, tendre et joyeux de la cavatine de la *Somnambule*, mais qui

s’interrompit tout à coup, et comme volontairement coupé avant la fin.

III

Bien que le chapeau jaune-paille ne fût plus sur la jolie tête brune, son propriétaire n'en regardait pas moins celle-ci, au point que la jeune fille, sentant bien n'avoir pas à en rougir, se mit à rire.

Le vieux monsieur en fit autant, d'un air de bonhomie.

– Vous riez, parce que je vous regarde ? lui dit-il.

– Oui, pour vous moquer de moi, puisque de me regarder vous fait rire.

– Non, reprit-il : c'était pour vous reconnaître. Il me semblait bien… maintenant j'en suis sûr : vous êtes Rose Souci.

– Et vous, M. Darveye. Moi, je vous ai reconnu tout de suite.

– Oh ! c'est qu'à mon âge on ne change guère, jusqu'à ce que l'on change tout à fait.

– Vous me trouvez donc bien changée ? fit-elle, sans y joindre d'ailleurs aucune moue de coquetterie.

Le caractère pittoresque de sa figure et de tout l'ensemble de sa personne la mettant plutôt en dehors du goût commun en fait de beauté, surtout du goût campagnard qui estime plus le robuste et le fort que le délicat et le fin, elle devait bien se sentir plus ou moins différente des autres, mais ne se savait pas belle, et ne passait point pour l'être, seulement pour une intelligente et singulière fille. Comme il faut cependant que la femme et même l'être humain en général se retrouve partout, peut-être bien y avait-il un peu de curiosité humaine et même féminine dans son observation :

– Vous me trouvez donc bien changée ?

– Je vous trouve grandie, répondit celui dont elle vient de nous apprendre le nom, M. Darveye.

– La dernière fois que je vous ai vue, continua-t-il, vous étiez encore un peu une enfant : à présent, vous voilà tout à fait grande fille.

– Grande ! répéta-t-elle. Comme si je ne savais pas que je suis trop petite ! Tout le monde me le dit.

– Qui ? Tout le monde ?

– Nos voisins, nos voisines, les filles de mon âge, surtout les plus grandes…

– Mais les garçons ? fit bonnement M. Darveye, qui de sa nature était un peu questionneur.

– Les garçons aussi. Mais pour eux cela m'est bien égal, ils ne savent que boire et dire des bêtises.

– Je les trouve bien malhonnêtes, fit M. Darveye.

– Quelquefois, moi aussi, dit-elle de son air décidé et preste. Il n'y a que Siméon Furet, ajouta-t-elle du même air…

– Ah ! il y a Siméon Furet.

– Oui, qui le pense comme les autres, mais qui ne me l'a du moins jamais dit.

– Eh bien, cela me donne déjà meilleure opinion de lui.

– Hum ! fit-elle.

Ils s'étaient assis, elle sur la pente gazonnée, et pour se reposer ayant mis le chevreau sur ses genoux, lui sur un tronc de mélèze coupé presque à ras du sol ; le chien à leurs pieds et maintenant bien tranquille, tout à cet entretien inattendu, comme l'était son maître, et comme il semblait l'être aussi, ne voyant point par là d'écureuil à poursuivre d'arbre en arbre sans pouvoir l'en faire descendre malgré ses plus beaux appels.

– Tenez ! reprit-elle aussitôt : vous ne me faites plus d'amitiés comme quand j'étais toute petite, mais c'est égal, j'ai confiance en vous, et je suis sûre que vous n'irez pas le redire. Je voudrais aller en service, pour en finir avec Siméon Furet qui m'ennuie. Ne pourriez-vous pas me trouver quelque place à Lausanne ou à Genève ? On dit que vous y avez tant d'amis.

– Une place ?

– Oui, de femme de chambre ou de cuisinière, quoique chez nous on ne fasse pas beaucoup de cuisine, mais j'apprendrais. On peut tout apprendre, n'est-ce pas, quand on veut bien s'y mettre ? Et vous verrez, je m'y mettrais.

– Mais vos parents ?

– Ils me laisseront libre, quoique ma mère prétende qu'il vaut mieux pour une fille qu'elle se marie.

– Avec Siméon Furet ?

– Oui ; il l'a entortillée, et c'est pour cela aussi que je voudrais aller en service.

– Bientôt ?

– Tout de suite.

– Mais je ne sais personne en ce moment, parmi mes connaissances, qui ait besoin d'une domestique.

– Eh bien, fit-elle sans beaucoup plus d'hésitation, on dit que la vôtre vous a quitté : si vous me preniez à l'essai ? À la pension, où j'aidais quelquefois l'année dernière, vous ne passez pas pour gourmand ni difficile : je vous ferais au

moins de bonnes soupes, et je saurais bien ne pas brûler le rôti.

– Votre confiance, dit M. Darveye, d'un ton doux et sérieux sans la moindre trace d'ironie, quoiqu'il en eût parfois sur les choses et les hommes plus qu'il ne voulait, – votre confiance me touche et me rend peu à peu toute l'amitié que j'avais déjà pour vous quand vous étiez enfant. Je voudrais donc bien vous être utile.

– Quelque chose me l'a dit, aussitôt que je vous ai revu, fit-elle simplement.

– Mais, reprit M. Darveye, il y a une difficulté à votre projet.

– Laquelle ?

– C'est, continua-t-il du même ton de bonté souriante, mais sans raillerie, c'est que je ne suis pas marié, qu'il n'y aurait point de femme à la maison pour vous conduire, et que je ne puis avoir pour bonne qu'une vieille fille.

– Ah ! je n'y avais pas pensé, dit-elle naïvement.

– Une vieille, toute vieille fille, répéta M. Darveye ; et vous ne voudriez pas l'être, ajouta-

t-il d'un air un peu moins sérieux, quoique toujours sans moquerie.

– Qui sait ? quelquefois au contraire, je voudrais être déjà vieille pour qu'on me laissât tranquille et qu'on ne me regardât plus…

– Comme Siméon Furet ?

– Comme d'autres aussi.

Ces derniers mots, jetés d'un ton net, quoiqu'à demi-voix, comprenaient-ils dans l'ensemble ou même regardaient-ils directement le jeune homme au flageolet ? Elle n'en laissa rien voir, n'y voyant probablement pas plus clair, et comme M. Darveye qui avait eu quelque idée de ce genre, allait essayer d'en reprendre le fil pour le rattacher subtilement à l'entretien, elle se leva, laissant ce fil en l'air, rassembla ses chèvres et dit qu'elle devait les conduire plus loin.

– Je ne m'en repens pas, mais jamais je n'ai parlé à personne comme à vous ! ajouta-t-elle seulement.

– Soyez sans crainte, ma chère Rose, et comptez que tout ce que je pourrai faire pour vous être utile, je le ferai.

– Merci !

Lui tendant sa main brune et fine, elle s'élança sur la pente, d'un pas non moins sûr et léger que celui de ses chèvres bondissant autour d'elle, et ses boucles noires sautelant aussi, comme un autre petit troupeau, sur son cou nu, bruni seulement par le soleil.

IV

Les jours suivants, M. Darveye et Rose Souci se rencontrèrent plus d'une fois dans les mille et un sentiers qui se dévident autour du village, elle y dévidant le premier fil de sa vie qui semblait ne plus vouloir aller tout seul ; lui, au contraire, ce dernier écheveau qui ne se déroule que trop vite, mais, il l'espérait, pour s'enrouler mieux ailleurs.

Ils causaient un moment, puis chacun reprenait le cours de ses idées et de son chemin. À vrai dire, ces entretiens étaient souvent interrompus ou suspendus par le flageolet, qui venait y faire sa partie, mais à distance et toujours invisible.

Un jour pourtant, il apparut à la ligne d'horizon, très rapprochée d'ailleurs, et même on vit s'y dessiner celui qui en jouait. Ainsi que nous

l'avons déjà dit, ce dernier interrompait volontiers ses chants les plus beaux, les laissait inachevés et se taisait brusquement, d'un air de fâcherie. Quand elle l'aperçut, Rose Souci fit comme lui ; elle rompit soudain sa causerie avec M. Darveye et s'éloigna, chantant ou non, mais comme un rayon de soleil qui remonte les prés et ne laisse que l'ombre après lui.

– J'aime mieux ça ! dit le joueur de flageolet, en jetant son chapeau par terre, quand il eut joint M. Darveye. J'aime mieux ça !

– Qu'aimez-vous mieux, et qu'y a-t-il, mon jeune ami Gratien, demanda M. Darveye, resté tranquillement à sa place.

– Il y a que je suis amoureux de cette petite fille, mais amoureux à en perdre la tête, et que je m'en vais pour ne pas la perdre tout à fait.

– *La*, qui la ! elle ou la tête ? demanda gravement M. Darveye, comme s'il était puriste.

– Toutes les deux ! fit avec le même éclat d'âme et de voix celui que son vieil interlocuteur venait d'appeler Gratien : la tête, si je reste ici où, même sans la voir, je ne fais que penser à elle ;

elle, si je parvenais – ce dont je doute, il me reste au moins encore assez de raison pour cela – mais enfin si, de manière ou d'autre, je parvenais à m'en faire aimer, sans pouvoir l'épouser : que diraient mes amis ? et moi-même aussi je sens bien, dans mes éclairs de sang-froid, que c'est impossible. Je ne suis ni un fou ni un fat. Je suis, je veux rester honnête homme, et même ne pas devenir fou tout à fait, si je puis. Donc, je m'en vais : c'est clair, c'est forcé, ne comprenez-vous pas ?

– Assurément, et j'approuve, qui plus est. Voyons cependant, calmez-vous. Raisonnons, et procédons par ordre. Vous avez commencé par dire : « J'aime mieux ça ! »

– Oui, qu'elle ne fût plus là, qu'elle se soit peut-être même enfuie à mon approche ; parce que si je l'avais revue, si elle était restée, si elle m'avait seulement regardé, seulement écouté vous dire adieu, qui sait ? je n'aurais plus eu la force de partir, comme au fond je l'espérais.

– Vous paraissiez pourtant bien résolu. Vous êtes en tenue de voyage ; votre sac est fait et bouclé.

– Je l'aurais débouclé et défait. N'avez-vous jamais fait et défait votre malle ? Je vous dis que follement, lâchement j'espérais me voir retenu. Le moindre coup d'œil, le plus indifférent m'eût suffi. Elle n'eût fait que secouer un peu la tête pour rejeter ses cheveux en arrière et me laisser mieux voir sa figure, que j'aurais cru que c'était à mon intention, que cela voulait dire : « Ne partez pas ! » et que je serais demeuré cloué sur la place. Ne savez-vous donc rien de ces choses ou les avez-vous oubliées ? rien, des subtilités et des lâchetés de la passion ? Pour moi, je m'y croyais passablement fort en théorie ; mais c'est d'aujourd'hui seulement, et par la pratique, que je m'y connais. Et je ne l'oublierai plus, je vous le jure, si j'en reviens jamais.

– Vous en reviendrez. On revient de tout en ce monde, de ce qui n'est que de ce monde. Rose Souci ne sera plus qu'un souvenir, qu'une apparition originale, je vous l'accorde, mais qui aura fui et ne reparaîtra plus.

– Je l'espère, je dois l'espérer, mais je me méfie d'elle et de moi. Je ne veux pas assurer, pas m'assurer surtout à moi-même qu'elle soit là –

montrant son cœur ; – mais là – se frappant le front – elle est là, elle y restera.

– Je vous répète, mon jeune ami, auquel je me sens encore plus attaché depuis ce que vous venez de m'apprendre, je vous répète que j'approuve votre résolution. Mais voilà, reprit M. Darveye, pour ramener dans l'entretien quelque sourire, voilà, convenez-en, ce que c'est que de courir monts et vaux en jouant du flageolet, au lieu d'y faire des études de peinture, comme c'était votre dessein.

– Oui ! il n'eût plus manqué que de faire celle de Rose Souci. Croyez-vous que je n'en aie pas eu envie ! quel plus charmant modèle ! une tête unique en son genre. Mais, ajouta-t-il en hésitant… je n'aurais pas osé la trop regarder, même me l'eût-elle permis.

– Revenons au flageolet. C'est ce qui vous perd, mon cher ami ; il favorise votre penchant à la rêverie.

– M'a-t-il empêché de faire mon devoir ?

– Non, mais il l'a rendu plus difficile. Et puis, par monts et par vaux, cela non plus ne vaut rien.

On a beau vivre dans un pays de montagne, la vie est plate, mon jeune ami, très plate dans ce pays comme ailleurs, vous l'apprendrez un jour comme d'autres l'ont appris, quand cela vous sera devenu inutile. Il faut rester dans la plaine, il faut suivre la grande route et le flot pour arriver et réussir.

– Eh ! que m'importe le succès et la foule ! *Odi profanum*…

– C'est encore là un air de flageolet.

– Oui, de celui d'Horace, qui ne chantait pas si mal.

– Horace était un malin ; croyez qu'il savait fort bien ne pas jouer de son flageolet pour lui seul. Enfin, j'irai vous voir à Genève, l'hiver prochain ; nous parlerons de tout cela.

– Et de Rose Souci, fit involontairement le jeune homme. Mais non ! ne m'en dites rien.

V

Certes, sa résolution lui fait honneur ! mais la tiendra-t-il ? se demandait M. Darveye, quand le jeune homme fut loin. Il descend les prés, il a pris au plus court pour rejoindre la grande route, je ne le vois plus, mais part-il réellement ? ne reviendra-t-il pas par un autre chemin ? Qui sait ? déjà peut-être ce soir, à la nuit.

Mais ni ce jour-là, ni les suivants le jeune homme ne revint.

Les rencontres de M. Darveye et de Rose Souci ne furent plus animées ou troublées par le flageolet. Leur causerie n'en fut que mieux à l'aise, n'étant plus gênée ou brusquement suspendue par ce tiers invisible qui ne laissait pas de se faire entendre et même de se montrer çà et là dans le

lointain. Elle devint de jour en jour plus ouverte et plus libre, à la fois plus épanouie, si l'on peut dire, et plus intime, quoiqu'il n'y fût jamais question de M. Gratien ni même de Siméon Furet. Pauvre Siméon Furet ! et sans doute aussi, pauvre Gratien !

Il y avait un point cependant que dans sa petite tête entêtée, la jeune fille ramenait quelquefois au courant de l'entretien, et que détournait toujours son vieil ami.

– C'est égal, je vais bien m'ennuyer quand vous serez parti ! disait-elle tout à coup, ou quelque chose de pareil.

Et s'accoudant, elle appuyait sa tête sur sa main, qui disparaissait tout entière dans ses cheveux touffus.

– Ce sera trop triste ! répétait-elle.

– Je ne peux pourtant pas rester toujours ici, je n'y ai point de maison, répondait M. Darveye.

– Et sans doute la vôtre, à Lausanne, est bien plus belle.

– Ma chère enfant, je n'ai de maison à moi nulle part. J'ai en loyer un petit appartement, deux ou trois chambres, voilà tout.

– Mais il y a une cuisine ?

– Il y a une cuisine.

– Jolie ?

– Pas trop ; elle donne sur une cour. Il faut y allumer la lampe de bonne heure en hiver.

– C'est égal, ce sera bien plus triste ici, puisque vous ne voulez pas m'emmener avec vous.

– Ma chère Rose, c'est impossible, je vous l'ai déjà dit.

– Vous ne pouvez pourtant pas vous passer d'une domestique ; vous devriez au moins en prendre une au village ; il n'y manque pas non plus de vieilles filles, puisqu'il faut être vieille pour demeurer avec vous. Tenez ! prenez tante Mijon. Je suis sûre qu'elle ne demanderait pas mieux que de retourner en place, et par elle j'aurais au moins de vos nouvelles.

– Je ne veux tante Mijon ni personne. Comme je ne reste à la ville que l'hiver, une femme de ménage me suffira.

– Rien qu'une femme de ménage ! point de domestique pour vous soigner ! fit-elle en laissant

retomber sa main, et ses yeux scintillants, presque humides, fixement ouverts.

– Oui, ce sera toujours autant d'économisé, et je ne suis pas riche, ma pauvre enfant, je n'ai que quelques écus de rentes, dont la meilleure portion doit même s'éteindre à ma mort.

– Au village, on vous dit millionnaire, mais moi je ne l'ai jamais cru. Seulement, point de domestique, rien qu'une femme de ménage… cela me rendra encore plus triste d'y penser. Pourquoi le monde regarde-t-il ainsi à l'âge des gens ? vous êtes pour moi comme un père, que j'aime presque autant que l'autre, surtout quand il me brusque. Vous, vous ne me brusquez jamais.

Et des larmes de feu, qu'elle s'efforçait de retenir, perlèrent sous ses cils longs et baissés.

– Allons ! ma bonne petite Rose…

– Petite : fit-elle pour se remettre à sourire ; ah ! vous aussi, je vous y prends ! Mais je sais bien que vous ne l'avez pas dit pour me faire de la peine. Avec vous, d'ailleurs, je voudrais être encore plus petite que je ne suis, toute petite,

comme quand j'étais enfant, parce qu'alors, pour sûr, n'est-ce pas ? vous m'emmèneriez.

– Peut-être bien, quoiqu'une enfant et une femme de ménage…

– Dites oui, sans condition, pour me faire plaisir seulement.

– Eh bien oui, ma chère et bonne petite amie. – cela va-t-il mieux ainsi ? fit M. Darveye en souriant.

– Oh ! très bien : votre petite amie, c'est tout ce que je voudrais être, mais comment pourrai-je le mériter ?

– D'abord, en étant raisonnable. Je resterai encore ici quelques semaines. Nous recauserons de tout cela. Une fois parti, je vous écrirai de temps en temps si vous me promettez de me répondre.

– Oh ! certainement, quoique je ne sache guère écrire des lettres ; mais avec vous, cela me viendra.

– Puis, continua M. Darveye, n'avez-vous pas quelques moments de libres dans la journée, le

matin ou le soir, le soir plutôt, quand vous et vos parents êtes rentrés des champs ?

– Oui, le soir : on cause devant la maison ; mais moi je n'y viens pas toujours. J'aime presque mieux rester dans la chambre.

– Seule ?

– Non, ma mère y reste souvent aussi, pour raccommoder les habits du père et des garçons.

– Eh bien, si j'allais un peu *veiller*, comme on dit, avec votre mère et vous. Je vous lirais et ferais lire, verrais ce qu'on vous a appris à l'école, et tâcherais d'y ajouter quelque chose de ce que j'ai su autrefois : nous le reprendrions à nous deux.

– C'est cela ! fit-elle ; oh ! quelle bonne idée et que vous êtes bon ! et que je suis heureuse ! Comme je vais vite apprendre avec vous ! Je vous comprends beaucoup mieux qu'un autre, mieux que le régent. C'est cela ! répéta-t-elle, en frappant des mains et se levant d'un mouvement si prompt, que le chien et le chevreau, en bonne amitié maintenant et couchés à leurs pieds pendant la causerie, se levèrent aussi tout d'un saut, croyant à quelque changement imprévu dans la situation.

C’en était peut-être le commencement.

VI

L'école du village était bien tenue, et Rose Souci en avait profité. Elle y avait assez appris l'orthographe, l'arithmétique, un peu d'histoire et de géographie nationales, la couture, pour laquelle il y avait aussi une sorte d'examen annuel, dont le premier prix se donnait à celle des élèves qui présentait une chemise d'homme entièrement et finement confectionnée de sa main. Rose avait eu le premier prix, et aussi celui du chant, grâce à sa voix juste, d'un timbre pur et mélodieux. Comme toutes ses compagnes, elle la laissait bien un peu trop courir à l'aventure ou, quand elle la retenait, monter et tomber machinalement. M. Darveye qui ne savait pas un mot de musique, mais qui en avait beaucoup entendu de très

bonne, commença de lui apprendre à moduler sa voix, en lui disant et répétant, pour tout conseil, de chanter comme elle sentait, c'est-à-dire du cœur et non des lèvres seulement. Il lui fit faire des exercices de lecture, d'après la même méthode, la seule qu'il connût, et qu'il appliquait un peu à tout, même au style, car il lui demandait aussi de petites compositions, lettres ou récits, sur les sujets qui lui étaient familiers. Il en corrigeait les locutions vicieuses ou par trop villageoises et de l'endroit ; mais sur l'ensemble, de même que pour la lecture et le chant, il se contentait de lui dire sans plus de rhétorique : mettez sur le papier ce que vous avez dans la tête, et ne vous tourmentez point pour y mettre autre chose, mais mettez-le en ordre, clairement et naturellement, sans chercher ni pencher à droite ou à gauche. Écrivez, lisez, chantez, d'après vous-même et non en imitant qui ni quoi que ce soit. Seulement rendez-vous bien compte de ce que vous avez à chanter, à lire ou à écrire, afin de l'exprimer le plus près possible, pour vous, de la vérité. Tel était le grand principe de M. Darveye, à quoi il ajoutait cet autre, d'un ordre supérieur : « Cherchez et vous

trouverez ! » non pas peut-être tout ni toujours ce que vous auriez voulu, mais ce que vous pouvez.

Cette méthode, très simple, va peut-être plus à fond qu'il ne semble ; mais il faut savoir la manière de s'en servir, et M. Darveye s'y ingéniait, pour ne pas attarder et embrouiller l'esprit de son élève dans le dédale des règles et des méthodes compliquées. Cet esprit vierge et neuf s'y prêtait on ne peut mieux. Tout ce que M. Darveye y traçait avec douceur et mesure y demeurait imprimé. Ce qu'il lui disait, elle avait comme l'impression de l'avoir déjà pensé. Elle croyait en son maître aussi bien de la pensée que du cœur. Il entremêlait ses leçons proprement didactiques de toutes sortes d'aperçus et de récits sur l'histoire et les choses de la vie, pour achever d'ouvrir cette intelligence naturellement vive et juste, à laquelle il ne voulait et ne pouvait donner que l'éveil. Rien ne plaisait tant à Rose que ces récits. Elle était alors tout yeux et tout oreilles afin de mieux comprendre et de mieux retenir. Son affection pour M. Darveye en croissait d'autant. Elle le regardait non pour un génie, – ce qu'il n'était point, et le sens de ce mot lui était inconnu ; – mais pour son bon génie. Aussi tous les soirs, quand il l'avait

quittée et qu'elle avait encore parlé de lui avec sa mère, priait-elle Dieu de le bénir.

Au bout de cinq ou six semaines, la fin de la belle saison approchant, M. Darveye dit qu'il partirait le lendemain. – Elle pâlit à ce mot ; – mais il ajouta que, voulant voir la montagne en automne, il ne tarderait pas à revenir y passer encore quelques jours avant de la quitter tout à fait.

VII

Malgré cette promesse de son vieil ami et quoiqu'elle n'en doutât pas, la jeune fille avait peine à y trouver une consolation. Debout dans le sentier, où elle l'avait accompagné assez loin, elle y restait immobile, le suivant sur la pente d'un regard tristement fixe. Tout à coup, elle s'y précipita d'un trait sur ses pas, l'eut bientôt rejoint, et se jeta à son cou, sans s'inquiéter de ce que pourrait penser et dire Siméon Furet, s'il était par là à faire du bois. Le bonhomme Darveye fut bien un peu étourdi de cette subite embrassade, mais le chien, par ses sauts et ses aboiements joyeux, y donna son approbation ; le maître donc, qui lui passait tout, ne dit rien, et, serrant la main de sa jeune

amie, s'en alla en souriant sous sa moustache grise.

Il se rendit tout droit à Lausanne, la ville qu'il habitait d'ordinaire en hiver, ayant là de vieux amis, avec lesquels il conversait du passé, même de vieilles amies, que le présent intéressait bien aussi.

Il eut avec une d'elles un entretien, non plus seulement de causerie, mais dont elle ne dit rien à personne, en sorte que pour le moment je ne peux pas non plus vous le dire. Puis il reprit de nouveau le chemin de fer, descendit à la gare où, des hauteurs, on voit la locomotive, à deux ou trois lieues dans la plaine, fumer en passant comme l'éclair, et monta de son pas appesanti par l'âge, mais encore assez ferme, les longues et raides rampes au-dessus desquelles est perché le village de Rose Souci. Comme si elle eût pressenti son arrivée, elle se trouvait dans le haut sentier, regardant s'il ne venait point.

L'automne commençait à faire ruisseler sur les pentes boisées ses cascades et ses nappes de feuillage pourpre et or ; mais nous sommes trop pressés pour en faire la description, et nous ai-

mons à croire que le lecteur l'est autant. D'ailleurs Rose Souci ne les regardait point, elle ne regardait que son vieil ami retrouvé.

Celui-ci, par ancienne habitude, y jetait bien de temps en temps un coup d'œil, mais il faisait comme nous, il n'en disait rien. Il ne parlait même pas beaucoup à sa jeune compagne, se contentant, lui aussi, de la regarder, mais moins souvent, et plutôt comme pour l'interroger des yeux sans davantage s'expliquer.

En revanche, tout en allant et venant, il eut avec sa mère d'assez fréquentes conversations à eux deux. De plus, ce qui acheva de les mettre au mieux, il lui donnait ses vieux habits déjà passablement rapetassés, mais qu'elle trouvait moyen de rapetasser encore pour son mari.

Siméon Furet, toujours à rôder autour de la maison, ne voyait pas de bon œil ces conversations où on ne l'admettait point, et celui à cause duquel, évidemment, on l'en tenait à l'écart. Il commençait à tourner au vieux garçon, songeait à prendre femme, et naturellement il en eût mieux aimé une jeune qu'une vieille. Les Souci étant pauvres et chargés de famille, lui, par comparai-

son avec eux, ayant quelque bien, il espérait ainsi arriver à ses fins avec Rose mieux qu'avec d'autres filles du village que lui-même trouvait plus grandes et plus belles, mais qui l'eussent renvoyé haut la main. La mère, à laquelle il rendait de petits services et promettait monts et merveilles, était capable de céder et de sacrifier sa fille sans se douter de ce qu'elle faisait. C'était une bonne femme, mais faible et terre à terre ; le père, un brave homme, mais rustre, qui ne s'occupait de ses enfants que pour leur lancer un gros mot, à eux, et au « coquin de sort, » comme il disait. M. Darveye examinait et vit fort bien tout cela sans en avoir l'air. Rose, avec sa nature fine et même délicate, quoique fortement trempée par la vie de la montagne, ne pouvait évidemment que souffrir et dépérir dans ce milieu vulgaire et brutal.

Une fois décidé, il reprit avec Rose, qu'il avait un peu négligée depuis son retour, leurs leçons le soir à la maison et, selon que cela se rencontrait, leurs causeries dans les prés entre chien et chevreau, mais non pas entre chien et loup, – car c'était en plein jour, au su et au vu des allants et des venants. Il pouvait maintenant admirer tout à

son aise les cimes à demi noyées dans la brume, ou s'y élançant soudain comme des montagnes de lumière qui semblaient vouloir se fondre dans l'azur. Mais quoiqu'il n'eût plus l'air si pressé, il continuait de l'être au fond, et, sans beaucoup de paroles, se contentait d'admirer. Rose faisait comme lui, car même lorsqu'il se taisait, se rappelant et retournant dans son esprit ce qu'il venait de lui dire, elle croyait encore l'entendre lui parler.

Parfois, cependant, sa vivacité ordinaire reprenait le dessus, et, un jour, après un de ces silences, elle lui dit tout à coup :

– Maintenant que vous n'aurez plus de bonne, pourquoi ne passeriez-vous pas l'hiver ici ? Vous loueriez une chambre, ma mère ou tante Mijon vous ferait votre ménage, puisque vous ne voulez pas que ce soit moi ; elles vous soigneraient bien ; l'hiver, à la montagne, est, dit-on, plus beau qu'à la plaine, où vous avez le brouillard pendant que nous avons le soleil. Oui, vous devriez rester. Pourquoi pas ? Voilà ce que je me demande, depuis un moment, dans ma petite tête, comme vous aussi vous l'appelez.

Et en même temps, elle la secouait à y dérouler les boucles de sa chevelure, si elles avaient pu se dérouler. Rougissant de la question qui lui avait échappé, elle répéta pourtant d'un ton plus timide et plus doux : – Pourquoi ? mais comme se parlant à elle-même.

– Pourquoi ? répéta à son tour M. Darveye. Parce que je vous emmène à Lausanne, vos parents y consentent, nous partons demain, c'est, décidé.

Toute saisie, elle resta un moment sans retrouver la voix.

– Vous m'emmenez ? dit-elle enfin.

– Oui. Est-ce que cela vous contrarie ?

– Avec vous ? à Lausanne ?

– À Lausanne, avec moi.

– Vous disiez pourtant…

– Quoi ?

– Que je ne pouvais pas être votre domestique.

– Aussi ne le serez-vous point.

– Vous m'avez trouvé une place.

– Oui, chez une dame de mes amies.

– Y aura-t-il beaucoup à faire ?

– Beaucoup.

– Des choses bien difficiles ? J'ai bonne volonté, mais je sais encore si peu.

– Vous vous instruirez.

– La maison de cette dame est-elle nombreuse ?

– Assez : une vingtaine de personnes.

– Tant de monde ! jamais je ne m'en tirerai.

– Très bien au contraire, si votre petite tête le veut, et elle le voudra. J'ai répondu de vous à cette dame.

– Je ferai mon possible pour que vous n'ayez pas de reproches ; mais serai-je capable ?

– De suivre des leçons ? certainement : ne vous ai-je pas déjà mise à l'essai.

– Des leçons ! répéta-t-elle, ouvrant les yeux, tout grands cette fois.

– Avec les autres jeunes filles. Cette dame a un pensionnat.

Arrivé à ce point de sa révélation, M. Darveye eut un de ces longs et silencieux sourires qui lui étaient particuliers.

Elle hésitait à comprendre, et le sourire de M. Darveye s'en prolongea d'autant.

– Je crois tout ce que vous me dites, reprit-elle après cette pause et comme si elle sortait d'un songe, mais est-ce possible ?

– Puisque cela est. Cette dame veut bien vous prendre pour élève, et si vous faites des progrès rapides, comme je l'espère, vous pourrez peut-être lui être utile à votre tour, et la récompenser du service qu'elle nous rend.

Les yeux de Rose n'étaient plus fixes, ils rayonnaient. Puis, tout à coup, elle fondit en pleurs, mais à travers lesquels brillait encore le rayon.

Quand cet accès d'émotion et de joie fut passé, – c'est trop de bonheur, mais c'est à vous que je le dois, à vous ! à vous ! répéta-t-elle à haute voix, à vous, mon second père. Oh ? que je vous aime !

Puis, avec la même soudaineté d'impressions et d'idées :

– Viendrez-vous quelquefois me voir ? puisque vous connaissez cette dame, vous allez sans doute quelquefois dans son pensionnat.

– J'y donnerai aussi des leçons aux élèves.

– Et à moi ?

– Et à vous, puisque vous ferez partie de la classe.

Mais ce que M. Darveye ne dit pas, c'est qu'il avait dû consentir à donner un cours aux élèves du pensionnat pour y obtenir l'admission de sa protégée. Il avait assez fait ce métier autrefois, pour que, même avec la perspective d'y employer sa méthode favorite, il comptât bien ne plus le faire ; mais nul ne peut aller contre sa destinée, qui ne consulte pas nos goûts.

– Oh ! que vous êtes bon ! trop bon ! répétait-elle ; et moi…

– Et vous ? interrompit M. Darveye, allez-vous par hasard devenir méchante à présent, si tant est que ce soit jamais par hasard qu'on le devienne ?

– Je voulais dire : Et moi, trop heureuse ! quand on est heureuse, on ne peut pas être méchant. J'ai souvent pensé que mon pauvre père…

Mais elle s'arrêta, et pour ne pas rester sur cette pensée qui lui était ainsi venue et qu'elle se reprochait presque, – Croyez-vous, dit-elle, qu'on voudra bien me recevoir dans la classe avec mes robes à la paysanne ? je n'en ai pas d'autres, et c'est moi qui me les fais.

– Certainement ; je l'ai aussi posé pour condition. Cette dame est très simple elle-même et comprend bien les choses. Il vous faudra seulement de meilleurs souliers et un chapeau, car à la ville vous ne pouvez aller ainsi tête nue ; mais je vous prêterai le mien, il est à la mesure de vos cheveux sinon de votre tête, et vous l'avez déjà mis, si je me le rappelle bien.

Elle vit qu'il voulait rire, et causant et riant, ils revinrent à la maison, où dès le soir même elle s'occupa de sa malle, qui fut bientôt faite.

VIII

La maîtresse de pension, M^me^ Scol, reçut Rose avec une bonté simple qui la mit aussitôt à l'aise. Les autres élèves la regardèrent un peu curieusement ; sans doute elles trouvèrent à redire à sa toilette, peut-être même à son teint trop foncé suivant elles, à ses cheveux trop en l'air, mais il n'est point sûr que cette dernière critique fût exempte de toute envie chez celles dont les cheveux flottaient aussi sur leurs épaules, mais n'y bouclaient pas. Rose, d'ailleurs, en tirait si peu vanité, et l'oubliait si bien, qu'elles finirent par l'oublier elles-mêmes. Quelques-unes la prirent bientôt en singulière amitié ; les plus récalcitrantes se contentaient de l'appeler une originale. Toutes la recherchaient dans leurs jeux et leurs

promenades ; sa vivacité naturelle y mettait de l'entrain, et de l'émulation dans la classe. Aussi Mme Scol n'eut-elle pas lieu de regretter ce qu'elle avait fait pour Rose et pour M. Darveye. Elle le dit tout franchement à celui-ci quand il vint prendre congé d'elle ; comme c'était une personne juste qui faisait la part des autres et non point seulement la sienne, elle lui donna clairement à entendre que, si Rose continuait à tenir tout ce qu'elle promettait, elle en ferait une sous-maîtresse, et qui sait ? peut-être se l'associerait, car elle commençait à vieillir et, ne pouvant renoncer à son pensionnat, sa seule ressource, elle y aurait besoin d'aide.

– Eh bien, savez-vous ? pour que son instruction marche plus rapidement au complet, faites-lui donner quelques leçons particulières de musique et de chant, j'en paierai la moitié, conclut M. Darveye.

« Et ainsi fut. » comme on disait anciennement, et comme je me rappelle l'avoir lu à Paris, sur le mur d'une très vieille maison, au bas d'une inscription en lettres gothiques, qui, après avoir relaté je ne sais plus quelle décision prise, en no-

tait aussi par ces mots l'exécution : « Et ainsi fut. » Voilà comme quoi Rose, dont les cahiers de classe étaient des mieux tenus, devint encore assez bonne musicienne.

Mais pourquoi M. Darveye venait-il prendre congé de M^me^ Scol ?

Ah ! c'est qu'ayant beaucoup vécu à la montagne, au printemps, la montagne le rappelait invinciblement, comme elle rappelle les troupeaux qui bramент après elle. Se rendre à cet appel avait aussi été une des clauses du traité secret de M. Darveye avec M^me^ Scol, qui, le connaissant, ne fit aucune objection.

Qu'on ne s'attende donc point de notre part ni de la sienne à des dissertations sur le meilleur système d'enseignement, ni sur celui que Rose reçut dans la pension Scol, et qui était au moins le meilleur pour elle, puisqu'il paraissait vouloir réussir si vite et si bien. M. Darveye n'aimait, d'ailleurs, pas beaucoup ce genre de dissertations pédagogiques, si à la mode qu'elles soient aujourd'hui. De plus, il est de nouveau pressé, et force nous est bien de le suivre, laissant, comme lui-même venait de le faire, Rose demeurer à la ville, mais qui,

aux vacances, le rejoindra dans son village, où il est déjà remonté depuis plusieurs mois.

Ordinairement, dans les histoires du genre de la nôtre, les choses se racontent moins vite qu'elles ne se passent, – l'auteur même en fait la remarque, et il s'en excuse. C'est tout au rebours dans notre histoire : des choses qui ont pris des mois, dans la réalité, sont racontées en une ligne. L'auteur s'en excuse aussi. Les auteurs font bien de s'excuser, quoique cela ne serve à rien, n'est-il pas vrai, ami lecteur, toujours plus ou moins ennemi ?

Lequel des deux serez-vous si nous ajoutons que les vacances se passèrent, que M. Darveye redescendit à la ville, qu'il y recommença son cours, et regagna au printemps suivant la montagne, y attendant de nouveau sa jeune amie, avec M^me^ Scol cette fois et les autres élèves ? – tout cela sans incident à noter, excepté peut-être en ce qui regarde Siméon Furet.

Voyant bien que Rose n'était décidément plus pour lui, il trouva qu'elle n'était pas son affaire, commença, lui aussi, à dire qu'elle était trop petite, quoiqu'elle fût grandie ; mais toujours plus

que jamais à l'idée de se marier, au lieu de tourner autour de la mère de Rose, il tourna plus directement autour de tante Mijon, il est vrai, plus âgée que lui, mais qui possédait quelques lopins de terre et savait bien faire la cuisine. En route pour la quarantaine, elle n'hésita pas à tendre la main à un homme relativement jeune pour elle et qui la lui tendait : elle devait même prochainement et officiellement la lui donner. Outre qu'il allait donc enfin avoir une femme, il s'était acheté un cheval, avec lequel il serait charretier en hiver et guide en été. Il fut celui de M^me^ Scol et de ses élèves dans leurs excursions alpestres. Il le fut ainsi de Rose et, quoiqu'elle allât à pied le plus souvent, il lui tint quelquefois l'étrier, mais elle sautait toujours à terre avant qu'il pût l'y aider. Pauvre Siméon Furet ! mais tante Mijon, qui était bonne sinon jeune et belle, et qui tenait toujours sa cuisine si propre et si bien rangée, tante Mijon, disons-nous, le mijotait.

IX

On peut bien croire que, durant leurs séparations annuelles, Rose ne se faisait pas faute d'écrire à son « grand ami » comme elle l'appelait. Voici un fragment d'une de ses lettres :

« Quand je pense, et j'y pense toujours, à tout ce que vous avez fait pour moi, mon cœur se fond de reconnaissance et de bonheur, car c'en est un aussi de vous devoir tout cela, à vous et non à d'autres ; je ne voudrais le devoir à personne. Certes, vous m'aimez mieux que je ne vous aime, puisque vous me prouvez votre affection par des faits, tandis que je ne puis rien faire pour vous ; oui, je le sens, je suis heureuse de le sentir et de le dire, vous m'aimez mieux, mais il me semble im-

possible que vous m'aimiez autant, car vous, vous méritez d'être aimé ainsi, et moi, je ne le mérite pas. Quelquefois il me semble même vous aimer plus que mon père et ma mère, et je me le reproche, mais non ; c'est seulement sans doute que je vous aime autrement : comme un second père, comme celui qui m'a ouvert le cœur et l'esprit, élevée à une vie plus complète, et par qui j'espère arriver à une position dans laquelle je puisse aider mes pauvres parents, mais dont le meilleur, à mes yeux, sera encore d'y être arrivée par lui ; aussi est-il tout ce que je sais sur la terre de plus doux à aimer et à bénir. J'aime bien M^me^ Scol, si bonne pour moi, j'aime bien mes amies de la pension, si prévenantes et si gentilles ; mais vous avez et aurez toujours dans mon cœur une place à part et unique. Vous me grondez et m'arrêtez tout net quand je veux vous dire combien vous êtes bon ; il faut donc bien que je vous l'écrive. Adieu, mon cher grand ami.

« Votre petite amie.

ROSE SOUCI. »

À ces épanchements, ces épanouissements d'un jeune cœur naturellement tendre et vif, mais d'abord contenu et refoulé par la vie, M. Darveye avait eu lui-même comme un petit sursaut, qui fut encore plus marqué à la lecture du passage que nous venons de transcrire.

« – Hum ! se dit-il, si j'étais un Arnolphe de comédie… je pourrais m'imaginer… » Mais avec un sursaut encore plus haut que le précédent : « Jean-Baptiste Darveye, fit-il presque à haute voix, je te défends de penser à ces choses. Non ! Jean-Baptiste, tu ne feras pas cette folie, ni pour elle ni pour toi. Mais, continua-t-il en lui-même, après une nouvelle pause, si avec ses anciennes idées d'être ma bonne, elle s'en était fourré d'autres dans la tête, une autre… j'aurais fait là de belles affaires !… C'est qu'elle est capable de vouloir en être malheureuse !… Oui, de belles affaires !… Mais qui diantre aurait pu penser ? et à quoi diantre vais-je penser moi-même ? »

Sur ces réflexions et d'autres du même genre, qui tantôt le fâchaient contre lui et contre elle, tantôt le flattaient à ne pouvoir s'en défendre et à redoubler par là sa colère, M. Darveye demeura

assez perplexe. Mais une lettre qu'il reçut après celle-là le remit bientôt dans son assiette.

Rose continuait à le tenir au courant de ses études et de ce qui l'intéressait dans sa vie actuelle.

… « Nous avons en ce moment, lui disait-elle, une exposition de tableaux, celle qui fait le tour de nos principales villes. Elle est maintenant à Lausanne. J'y suis allée avec tout le monde de la pension. Plusieurs tableaux m'ont intéressée. » Elle lui en décrivait quelques-uns, puis elle ajoutait à la suite : « L'un de ceux qui ont le plus frappé ces demoiselles (les autres élèves), représente une petite fille dont on ne voit guère que la tête, et même de la tête, guère que les cheveux plus hérissés encore que les miens, car ils lui retombent par devant jusque sur les yeux, comme si elle était triste et voulait pleurer ou ne pas voir. Ce tableau me semble assez joli ; il frappe ; on le dit d'une bonne couleur ; pour moi, je n'y connais rien. Mais devinez ce que prétendent mes amies ? qu'il me ressemble. Je ne trouve pas ; mais elles l'assurent et m'en font la guerre : bien à tort, puisque je ne

connais pas même le peintre, qui a signé d'un nom presque illisible au bas du tableau ; aussi avons-nous cherché dans le livret ; il se nomme Marcel. N'est-ce pas Gratien que vous appeliez le jeune homme qui nous jouait du flageolet dans le lointain ? Au reste, tout cela m'est bien égal ; je regrette seulement que vous n'ayez pas vu ce tableau pour m'en donner votre avis ; j'y aurais bien plus confiance que dans ce qu'on en dit autour de moi. Ces demoiselles m'ennuient avec leur ressemblance ; non, je n'y crois pas. »

« Cela m'est égal ! » – Pas tant, pas tant, fit M. Darveye, en retournant ses mains l'une dans l'autre avec un mélange de satisfaction et d'inquiétude nouvelle. Il ne doutait pas que le tableau ne fût de Gratien, qui sans doute avait voulu garder l'anonyme, et il lui en sut gré ; mais si c'était réellement lui, que fallait-il augurer de là, en bien ou en mal ?

Enfin, M. Darveye pouvait au moins considérer plus tranquillement, plus impersonnellement les choses, – il en eut même un sourire tristement ironique ou ironiquement triste, comme on vou-

dra ; – mais lui qui était assez pressé d'ordinaire, résolut de ne pas l'être, et de laisser venir les événements, car je ne sais quoi l'empêchait de douter qu'il en vînt.

Rien, cependant, de plusieurs semaines ; mais un soir tout à coup Gratien arriva.

X

Après les premières questions entre gens qui se revoient et ne sont pas fâchés de se revoir, – Eh bien ! eh bien ! vous n'avez donc plus peur, que vous voilà revenu ! fit M. Darveye.

– Non, j'espère que non, répondit Gratien avec sa franchise ordinaire : mais j'ai été longtemps obsédé de cette image ; je ne pouvais la chasser ; elle me venait si obstinément au bout du pinceau que, pour la sortir de ma tête, j'ai fini par la faire passer sur la toile.

– Ah ! c'est donc cela ! un de mes amis me parle d'un tableau où j'ai cru reconnaître, à sa description, notre petite Rose Souci. Il m'en a dit du bien ; mais le tableau est signé d'un autre nom que le vôtre ; Marcel, je crois.

– C'est le nom de ma mère. J'ai voulu que ce qui m'avait inspiré ce tableau restât un secret, comme il l'est effectivement, entre vous et moi.

– C'est très bien ! Drôle de manière, toutefois, de se débarrasser d'une idée que de lui donner un corps ; mais vous autres artistes, vous êtes comme cela. Enfin, la méthode vous a réussi, c'est l'essentiel.

– Réussi ? c'est de quoi j'ai voulu m'assurer en venant ici, pour tout vous dire. Suis-je vraiment guéri ? Si oui, je reste ; si non, je repars encore plus vite que l'autre fois.

– En ce cas, tranquillisez-vous : vous nous resterez, et pour ma part j'en suis tout particulièrement aise. Rose Souci n'est plus au village.

– Ah ! dit seulement Gratien.

– Elle est placée.

– Comme domestique !

– Une place de confiance.

– Il ne me manquerait plus que d'être amoureux d'une servante. Me voilà bien guéri pour cette fois ! Je suis sûr qu'elle accroche maintenant

un affreux petit bonnet blanc-lilas à sa magnifique forêt de cheveux, ou qu'elle les emprisonne dans un filet de soie brunâtre, ou qu'elle les tord et torture en tresses, que sais-je ?...

– Mais non ! mais non ! interrompit M. Darveye ; cependant... mais non ! c'est plutôt, je crois, un petit chapeau, rond ou ovale, je ne sais. Au fait, je n'y entends rien. Enfin, calmez-vous, puisque vous êtes calme. Un bonnet ! un peintre ! je comprends. Il me semble donc bien pouvoir vous assurer que c'est un petit chapeau, rond ou ovale, là s'arrêtent mes renseignements. Mais j'en aurais un bien plus gros à vous confier, si cela vous intéresse.

– Lequel ?

– C'est que vous auriez eu un rival.

– Dans le village ?

– Dans le village, répéta imperturbablement M. Darveye.

– Un certain Siméon Furet ?

– Oh non ! elle mérite pourtant mieux. Il y avait bien pensé, mais non pas elle.

– Et l'autre est bien ?

– Assez bien, fit encore M. Darveye, mais avec son sourire allongé cette fois.

– Elle l'aime.

– Je le crois.

– Ils doivent se marier ?

– Pour ceci, je ne puis rien vous dire de certain, mais s'il y avait quelque chose de conclu, je serais, je crois, l'un des premiers à le savoir.

– Au fait, cela m'est égal, dit Gratien, qui ne ramena plus l'entretien sur ce sujet.

Quand ils se furent quittés, – je connais ce « ça m'est égal, » dit M. Darveye.

Sans y mettre d'intention l'un ni l'autre, ils restèrent quelque temps avant de se revoir. Gratien était dans les montagnes, pour y faire des études, avait-il dit ; mais en réalité il passait ses journées à grimper de rochers en rochers, à errer d'étage en étage sur leurs hautes esplanades, sans qu'on pût le voir d'en bas, ni qui jouait ainsi du flageolet dans les airs. Si l'on n'avait pas entendu l'écho répéter les sons, on aurait pu croire que

c'était l'écho lui-même qui jouait, ou le rocher qui prenait une voix. Effet singulier, presque fantastique, que cette voix invisible et aérienne s'élevant tout à coup dans la plus entière et la plus profonde solitude.

À bout de provisions, et ne pouvant toujours se contenter de celles des chalets, notre promeneur solitaire revint pourtant se ravitailler au village.

– Ah ! vous voilà ! dit M. Darveye.

– Oui, mais je me ressauve. On dit qu'il va nous arriver toute une pension, et je ne me soucie pas de faire l'aimable avec ces dames.

– Si fait bien moi, reprit M. Darveye, car je connais la maîtresse de cette pension, c'est une de mes vieilles amies, et il me faudra m'exécuter au moins pour quelques promenades avec elle et ses élèves. Sur les glaciers et les cimes, non ; mais sur les cols qui y mènent, je ne dis pas, si mes vieilles jambes peuvent encore me porter jusque-là. Sur un de ces cols, poursuivit M. Darveye qui le lui désigna, non sur le passage même, mais à l'écart, au pied du glacier, parmi les monticules qui lui servent de degrés et de rampe colossale, il y en a un

couronné juste à son sommet d'une saillie de rocher si plate et si unie qu'on la prendrait pour un banc fait de main d'homme ou plutôt de géants disparus qui l'ont laissé comme un souvenir d'eux et de leur race sur leur haut promenoir. Je ne serais pas fâché d'aller m'y asseoir une dernière fois. L'avez-vous remarqué dans vos promenades quasi aériennes.

– Certainement, dit le jeune homme.

– Eh bien, pendant que je laisserai ces dames suivre le guide plus haut ou plus loin, vous devriez bien venir vous asseoir avec moi sur ce banc, si vous êtes par là. Mais apportez votre flageolet. Les parois environnantes ont de très beaux échos, qui répètent plusieurs fois, de plus en plus bas, mais toujours distinctement les cinq ou six dernières notes d'un chant ou d'un air ; je ne serais pas fâché non plus de les entendre aussi une dernière fois.

– Certainement, si cela peut vous être agréable, dit Gratien, quoique vous m'ayez fait la guerre sur mon flageolet…

– Oh ! maintenant qu'il n'y a plus rien à craindre, que le rêve est fini… D'ailleurs, j'ai eu

aussi dans mon temps mon petit flageolet. Va donc pour le vôtre ! S'il fait beau, je lui donne rendez-vous pour après-demain.

XI

Le lecteur, mieux au courant que Gratien, aura compris qui on attendait. Si notre jeune farouche s'en fût douté, il n'eût peut-être pas été si empressé à se réfugier de nouveau dans les hauts, loin et au-dessus des humains. Mme Scol, Rose et leurs élèves, car Rose était montée au rang de sous-maîtresse, arrivèrent, en effet, le soir même. Le lendemain, on déballa, on s'installa. Puis M. Darveye recommençant à être pressé, on se mit en course dès le surlendemain, avec Siméon Furet et un de ses camarades pour guides, leurs chevaux occupés tantôt par l'une, tantôt par l'autre des jeunes filles, quand Mme Scol et M. Darveye en descendaient. À l'entrée du col, déjà assez élevé pour qu'il n'y ait plus d'arbres, on a

bâti une petite auberge d'été, qui peut même loger quelques voyageurs. Après s'y être restauré et l'avoir prise pour quartier général, chacun poussa des reconnaissances à l'aventure ou dans le sens qui lui plaisait.

Rose suivit M. Darveye qui, de proche en proche et tout en causant, la fit monter par un labyrinthe de petits vallons, tantôt tout fleurs, tantôt tout rochers, dont les détours paraissaient familiers à sa mémoire, ou ne le laissaient pas chercher longtemps. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à ce banc naturel qu'il n'avait pas manqué de vanter aussi à sa jeune compagne. Ils s'y assirent, les pieds dans l'herbe fleurie et chaude de la bonne chaleur du soleil. Devant eux, sur l'autre versant de l'alpage, se dressaient d'un seul jet les hautes murailles crénelées des parois et des cimes qui semblaient enfermer et comme cacher ce petit monde à part, pour en dérober la vue aux profanes. Près d'eux, presque à leur niveau, mais avec l'intervalle d'un dernier vallon vert, le glacier suspendait ses assises de glace et de neige, d'un blanc étincelant, mais coupé çà et là de larges et fortes ombres, selon les anfractuosités des pics auxquels il s'appuyait. Sa cascade, sortant par une bouche

d'azur, s'élançait avec un bruit strident sur les pierres amoncelées qu'il roule devant lui depuis des siècles. Si aiguë que fût cette voix, elle semblait la voix naturelle de la solitude, comme elle était la seule qui s'y fît entendre ; mais elle en accentuait plutôt le silence, elle ne le troublait pas. Il suffisait, d'ailleurs, de descendre de quelques pieds sur le monticule, dans le moindre pli de terrain, pour qu'on ne l'entendît plus, comme si elle eût cessé tout à coup et tout à fait. Mais que l'on remontât de quelques gradins, ou même en de certains endroits dans lesquels on s'était baissé pour cueillir une fleur, que l'on relevât seulement la tête, la cascade vous lançait de nouveau son salut perçant et joyeux du haut des airs.

C'est Rose, bien entendu, qui faisait toutes ces remarques, M. Darveye n'aimant pas les descriptions ; mais de la part de sa protégée, il les tolérait mieux que ne l'aura fait le lecteur.

– Que je vous remercie de m'avoir amenée ici ! lui dit-elle. Tenez, ajouta-t-elle soudain, il faut que je vous embrasse aussi pour cela, quoique vous n'aimiez guère les embrassades, je m'en souviens.

Et avec sa vivacité d'impression, de mouvement d'esprit et de cœur, aussitôt dit aussitôt fait. Il ne put s'en défendre, ou pour noter la chose au plus juste, il ne s'en défendit pas beaucoup.

D'ailleurs, au même instant, on entendit le son lointain d'un flageolet. On ne le voyait pas, mais le son montait évidemment de leur côté, quoique d'un autre versant que celui par lequel ils étaient venus.

De celui-là on ne découvrait le sommet de l'éminence que lorsqu'on y était tout à fait. Gratien, la tête un peu penchée sur son instrument, se trouva donc en face du banc de roche qu'il n'avait pas achevé son air ou l'achevait à peine. Aussi, dans sa surprise, n'en laissa-t-il pas seulement tomber les dernières notes, mais l'instrument lui-même. Rose le ramassa prestement, et le lui tendit avec un sourire qui, de ses lèvres fines et découpées et de ses dents blanches, ne monta pas sans quelque rougeur jusque vers ses tempes, non plus halées, mais toujours d'un brun doré sous les boucles que sa subite et folâtre embrassade venait d'y éparpiller.

Gratien, muet, interdit, resta un instant sans prendre l'instrument, regardant celle qui le lui tendait. Il était pour se demander si ce n'était pas son rêve qui revenait le hanter et poser en quelque sorte devant lui comme dans son atelier. Mais non, c'était bien elle, non plus à moitié enfant, mais jeune fille, et dans tout ce que son genre de beauté promettait : pittoresque, originalité, grâce vive, avec plus de retenue et de mesure, mais non moins de naturel et de simplicité. C'était bien cette petite main, ces doigts menus, ronds et rosés comme le bras que laissait un peu entrevoir cette main légèrement levée vers lui ; cette taille mignonne, toujours svelte et fine, quoique plus formée ; ce teint fait pour le plaisir du pinceau et que le sien avait tâché de rendre comme il se le rappelait, c'est-à-dire suivant une de ses expressions, comme sur des roses un rayon de soleil ; ces yeux d'un noir pétillant sous ces boucles en ce moment, soulevées par la brise qui, loin de les défaire, ne semblait que mieux les enrouler. Et pas la moindre trace de bonnet. Seulement un petit chapeau rond, aux longs rubans couleur feu ; encore était-il déposé sur le banc. Tout cela traversa les yeux et l'esprit de Gratien en quelques secondes,

et représenté seulement par cette pensée : « C'est elle ! »

Quoique n'ayant guère pris qu'un coup d'œil, cet examen allait embarrasser Rose, sans pourtant l'effaroucher et lui déplaire comme autrefois, lorsque M. Darveye, passé le premier étonnement de cette brusque rencontre, où il avait eu aussi son sourire à lui, dit tranquillement :

– M^lle Rose Souci, sous-maîtresse dans la pension Scol, et M. Gratien, peintre, du nom de Marcel.

Il eut l'intuition qu'elle avait vu le tableau.

– Oui, c'est moi qui… me pardonnez-vous ? acheva-t-il.

Elle était trop franche pour répondre comme l'eût peut-être fait une autre : « Vous pardonner quoi ? »

– Reprenez d'abord votre flageolet, lui dit-elle en riant.

Était-ce un pardon, ou seulement un aveu qu'elle avait vu son portrait et s'y était reconnue ? Gratien n'aurait pu dire lequel il eût préféré des deux, mais tous les deux certainement.

Devant elle, il ne pouvait adresser de questions à M. Darveye qui, la présentation faite à sa mode, mais dans toutes les règles, ne paraissait nullement disposé à entrer dans d'autres explications. Il tourna l'entretien sur des sujets généraux, qu'il est par conséquent inutile de rapporter. Gratien n'y entra pas, Rose moins qu'à l'ordinaire, quoique çà et là, par quelques mots qui eussent montré au jeune homme combien aussi son esprit s'était développé ; mais il écoutait à peine et restait silencieux. Un monde de pensées lui ôtait la parole, plutôt qu'il ne la lui donnait. Seulement, il avait repris le flageolet sans mot dire, s'était assis à côté de M. Darveye, et quand celui-ci se tut, il se mit à jouer, comme s'il était seul. C'étaient des motifs de la « Flûte enchantée, » *la Vie est un voyage*, l'air du *Chalumeau*, dont l'écho des rochers d'en face leur renvoyait les notes les plus hautes, mais faiblement.

– Chantez-nous quelque chose, dit M. Darveye à Rose, pour voir si l'écho vous entendra mieux.

Elle ne se fit point prier et, d'une voix pure, assez étendue, elle dit une courte mélodie des

Alpes, que l'écho répéta tout entière, grâce aux pauses qu'elle y mettait.

M. Darveye se reprit à causer de choses toutes plus indifférentes les unes que les autres, et sur lesquelles Rose seule savait de temps en temps lui donner la réplique un peu convenablement. Puis, comme on devait s'arrêter à la petite auberge où était le rendez-vous général, et de là descendre encore au village, il fallut bientôt commencer par descendre de l'éminence. Gratien n'ayant nullement l'air cette fois de regretter ses hauteurs, et leur tournant le dos sans s'en apercevoir.

On s'éparpille toujours un peu à la descente, qui vous pousse et vous entraîne, tantôt tout droit, tantôt à la dérive, selon ses caprices et ses tentations pour ceux qui peuvent s'y prêter. Le seul M. Darveye y allait d'un pas méthodique ; Rose, sans accepter ni bras ni aide quelconque, était toujours la première au bas d'une des ondulations du terrain. C'était plaisir de la voir s'y précipiter en riant, sans glisser ni broncher, légère comme un oiseau qui se pose, jette son cri joyeux, et recommence. Gratien s'arrêtait pour la regarder, mais il ne tardait pas à la rejoindre, et ils se trou-

vèrent ainsi quelquefois rapprochés dans ces haltes où ils attendaient M. Darveye avant de se remettre à le devancer. Ils parlaient peu, Gratien n'osant s'aventurer à faire des questions, elle, par conséquent, n'ayant pas à répondre. À la dernière de ces haltes cependant, où leur vieil ami se faisait un peu plus attendre, il lui dit simplement, mais au fond, pourtant, plus que par manière de conversation :

– Vous aimez donc bien M. Darveye !

– Si je l'aime ! lui, mon grand ami, mon bienfaiteur.

Et encore dans l'animation de la course, elle se mit à crier à l'écho de toute la force de sa voix :

– J'aime M. Darveye.

– J'aime M. Darveye répondit l'écho, sans manquer une syllabe. Ensuite, plus bas, mais comme plus loin et plus haut dans les airs, il répéta encore deux fois : J'aime M. Darveye... M. Darveye.

– Et moi aussi ! fit derrière elle la voix de Gratien.

Elle se retourna vers lui, avec un sourire d'intelligence, comme entre personnes qui se comprennent.

– Et moi aussi ! répétait pendant ce temps l'écho fidèle.

Ils varièrent ce jeu et ce thème, au moyen duquel, sans se répondre directement, nous ne voudrions pas jurer qu'ils ne fussent déjà un peu sur le chemin de se répondre encore mieux.

Aussi, quand M. Darveye les eut rejoints, Gratien le reçut-il d'un de ses plus doux et plus joyeux airs de flageolet, qu'il conduisit cette fois jusqu'à la fin.

« C'est ce que chante la Somnambule quand elle a retrouvé son fiancé, » pensa Rose qui fut sur le point de le dire tout haut ; mais sans se rendre bien compte pourquoi, elle se retint.

Arrivés à la petite auberge alpestre, M. Darveye présenta son compagnon à M^me^ Scol, comme un de ses jeunes amis de Genève dont il avait beaucoup connu le père : M. Gratien, dit-il, sans ajouter le pseudonyme de Marcel, dont Rose non plus ne dit rien.

XII

Gratien, qui détestait de faire l'aimable, savait pourtant l'être quand il le voulait, et l'était alors d'autant plus qu'il n'y songeait pas. Aussi fut-il admis sans peine dans la troupe voyageuse, et en devint-il bientôt partie intégrante et essentielle, tant que dura la villégiature de Mme Scol et de ses élèves. Loin donc de se faire prier pour les accompagner au village, il n'eut pas l'air de penser que les choses pussent aller autrement, et sans le moindre coup d'œil de regret à ses hauteurs par lui délaissées, il rentra dès le soir même à sa pension, la même que celle de Mme Scol et de ses élèves. Mais quoique tout le monde, assez fatigué, fût allé se coucher de bonne heure, il ne permit

pas à M. Darveye d'en faire autant, le suivit dans sa chambre et, dès qu'ils furent seuls :

– Je l'aime plus que jamais ! s'écria-t-il en se jetant dans un fauteuil.

– Pas si haut ! pas si haut ! fit M. Darveye ; ces maisons de bois sont sonores, on pourrait vous entendre.

– Eh ! qu'elle m'entende ! je ne demande pas mieux.

– Oui ! mais M^me^ Scol, les autres élèves, je vous ai dit qu'elle était sous-maîtresse…

– Ah ! c'est vrai, dit-il plus bas : quel malheur !

– Comment ! quel malheur ! aimeriez-vous mieux qu'elle fût restée une pauvre montagnarde ?

– Non ! mais sous-maîtresse !

– C'est un commencement de position.

– Ah ! oui, il en faut une dans ce monde : joli, ce monde !

– Il est certain qu'on ne peut y passer sa vie à jouer du flageolet.

– Pardon ! reprit Gratien en se radoucissant. Pardon ! Elle vaut mieux que moi. Elle vous appelle son bienfaiteur. C'est à vous qu'elle doit tout ce qu'elle est.

– Un peu à moi, un peu à mon amie M^me^ Scol qui la chérit, mais elle le doit surtout à elle-même, à ses efforts, à sa persévérance, à sa petite tête vive, mais raisonnable.

– Oui, quelle tête charmante ! ce n'est plus rien maintenant que mon tableau, mais je le referai.

– Encore le flageolet.

– Pourquoi toujours souffler sur mes rêves. Mais, s'écria-t-il de nouveau en se frappant le front, celui-ci s'en va déjà. Et ce rival dont vous m'avez parlé, ce rival !...

– Ah ! voilà ! fit M. Darveye.

– Le connaissez-vous ?

– Assez mal ; mais enfin je le connais plus ou moins, puisque ce n'est autre que celui qui vous parle, ajouta M. Darveye, tout tranquillement et tout d'un trait.

– Vous ?

– Moi.

– Non ! c'est un rêve encore, un mauvais rêve ! fit Gratien à demi-voix et comme se parlant à lui-même.

– Écoutez ! reprit M. Darveye ; vous ne rêvez point, ni moi non plus, quoique vous soyez tenté de me le dire. Écoutez, mon cher Gratien ; car j'ai aussi de l'amitié pour vous, comme j'en ai eu, et beaucoup, pour votre père. J'ai aidé Rose à devenir ce qu'elle pouvait être : mais il lui faudra une position, et la position d'une femme est d'avoir un mari. S'il ne s'en présente point, comme cela ne se voit que trop souvent pour des filles instruites, bien élevées, mais sans fortune, ou s'il ne s'en présente pas qui soit digne d'elle, eh bien, je le serai faute de mieux, et lui offrirai du moins le peu que je possède.

– Vous l'aimez ? fit Gratien d'une voix sourde.

– Tendrement : vous savez ce qu'on dit de l'affection des vieillards.

– Et, fit Gratien d'une voix encore plus sourde, vous avez sans doute lieu de croire qu'elle vous accepterait.

– Si elle ne trouvait pas mieux… mais non ! cette fois je vous dis tout : je ne sais et ne crois rien.

– Oh ! elle vous aime, elle vous aime, elle n'a fait que me le répéter. Allons ! il me faut repartir, je le vois bien.

Et Gratien se levant, prit son chapeau.

– Rasseyez-vous ! dit M. Darveye. Il y a aimer et aimer. Et puis, écoutez encore ce qui me reste à vous dire, puisque nous y sommes. Faites-vous, faites-lui une position, et je me retire devant vous, bien entendu si vous lui plaisez. Vous n'avez que peu de fortune ?

– Je vis surtout de mon pinceau.

– Dans notre pays ce n'est guère suffisant, à moins que l'on ne soit seul. Auriez-vous de la répugnance à donner des leçons ?

– Une répugnance complète.

– C'est fâcheux.

– Pourquoi ?

– Parce qu'on donne beaucoup de leçons à Lausanne, qui est une ville de pensionnats et d'écoles. Je vous aurais proposé à M^me^ Scol comme maître de dessin pour ses élèves.

– Et pour elle aussi ?

– Pour elle en même temps. Cela donne meilleur tour aux choses, n'est-ce pas ? Mais il faudrait venir vous établir à Lausanne. Vous n'avez rien qui vous retienne particulièrement à Genève ?

– Rien. Je n'ai plus mes parents. Des pinceaux, une palette, une boîte à couleurs sont un bagage facile à transporter. Mais il me faudrait un atelier.

– Je vous le trouverai. Est-ce dit ? voulez-vous vous laisser conduire par moi ? Rose l'a fait ; elle ne s'en est pas si mal trouvée. Il m'a paru que vous aujourd'hui en jugiez de même.

Pour toute réponse. Gratien se jeta dans ses bras.

– Bien ! mon jeune ami. Et maintenant, allons dormir, moi du moins, car vous êtes bien capable de ne pas fermer l'œil de toute la nuit et de

la passer à courir encore monts et vaux au clair de lune. Mais, croyez-moi, ne rêvez pas trop tout éveillé, laissez dormir les échos et votre flageolet. N'oubliez pas qu'il s'agit maintenant de vous faire une position et d'en faire une à Rose, et la plus honorable de toutes, celle que l'on gagne soi-même, par son travail.

Gratien passa-t-il cette nuit comme l'avait supposé M. Darveye ? Nous le craignons, mais nous n'avons pas le temps de nous en informer avec exactitude. M. Darveye est de nouveau pressé. Nous sautons donc avec lui par-dessus les semaines, les mois, l'automne, et nous trouvons Gratien établi à Lausanne, travaillant le matin dans son atelier, et l'après-midi maître de dessin, entre autres dans la pension de M^me^ Scol.

Celle-ci fait grand cas de lui, et le lui témoigne, n'étant pas de ces personnes qui ne témoignent rien. Elle va s'associer Rose, qu'elle aime comme sa fille, et ne répugnerait pas à l'idée d'avoir aussi un fils par elle, et que ce fils fût Gratien.

Au printemps suivant, le troisième de cette histoire si nous comptons bien, les choses étaient

assez avancées pour que les deux jeunes gens fussent assis à côté l'un de l'autre dans la chambre de Mme Scol qui venait de les y laisser seuls. Non contents même de ce rapprochement de leurs sièges, ils y avaient joint celui de leurs mains qui faisaient ainsi la chaîne avec un petit anneau d'or pour la mieux assurer.

Quand ils se furent dit toutes sortes de choses sans presque parler, Gratien, assez brusque, comme on l'a vu, dans ses déterminations et ses idées, s'écria tout à coup, avec le saisissement de quelqu'un qui pense à quoi il n'avait pas pensé :

– S'il vous aimait !

– Qui ? demanda-t-elle, étonnée.

– Lui, notre grand ami, notre bienfaiteur à tous deux. M. Darveye.

– Mais certainement qu'il m'aime, répliqua-t-elle, et moi aussi, je l'aime, et vous aussi, comme disait l'écho, qui a commencé de me dire alors… ce que vous ne me disiez pas, ajouta-t-elle.

– M. Darveye a eu l'intention de vous épouser. Vous ne voulez pas le croire, mais il me l'a dit

à moi-même. Oh ! cette révélation me fit bien du mal.

– C'était une de ses malices, car il est malicieux, notre grand ami, malicieux dans sa bonté. C'était pour vous exciter, car vous en aviez besoin, sans reproche, vous en aviez besoin, Monsieur.

– Mais s'il vous aimait… comme je vous aime ! si nous étions des ingrats, si nous allions le rendre malheureux !

– Écoutez ! reprit-elle de son plus grand air de réflexion, mais toujours vive et enjouée. Il ne m'aime point… comme vous dites que vous m'aimez. Et la preuve, entre d'autres, c'est qu'il ne peut souffrir que je l'embrasse, au lieu que vous… mais à ces mots, il lui prit une si belle rougeur que pour ne pas laisser à Gratien le temps de trop l'admirer, elle ajouta vite : – Tenez ! il doit bientôt venir ; je l'embrasserai dès l'entrée, vous verrez la grimace qu'il fera.

M. Darveye était incapable d'écouter aux portes ; mais soit quelque connaissance de celle du cœur, soit le don de l'à-propos comme d'autres ont celui du contretemps, il arrivait d'ordinaire

assez juste à point, en sorte que presque dans ce moment il entra sans heurter.

Rose lui sauta au cou, s'y suspendant des deux bras, se dressant sur la fine pointe de ses petits pieds, appuyant ses boucles de jais et sa joue de pêche sur cette joue ridée, sur cette barbe et sur ces cheveux grisonnants. Mais, à sa grande surprise, M. Darveye l'y laissa tout le temps qu'elle voulut y rester. Il l'y retint même, comme autrefois elle retenait le chevreau dans ses bras.

– Et vous, Gratien ? dit-il : à votre tour, ou plutôt en même temps.

Le jeune homme mit sa tête et ses bras à côté de ceux de sa fiancée. M. Darveye les entoura des siens.

– À présent, dit-il, que vous allez être heureux, je le serai aussi de votre bonheur qui sera le mien. Je viendrai dîner tous les dimanches avec vous et ma vieille amie, M^me^ Scol. Comme nous serons seuls à nous quatre, et non pas en plein air, Rose pourra m'embrasser tout à son aise, et je vous le rendrai de bon cœur, mes chers enfants.

C’est ainsi que Rose Souci devint Rose Gratien. Comme elle vécut et apprit la vie, qu’on n’apprend qu’en vivant, elle resta plus ou moins de la famille de son père. Mais qui n’est pas de cette famille-là dans ce monde, puisque, sans être absolument mauvais, il n’est pas et ne sera jamais le meilleur ?

Ce livre numérique :

a été édité par :

l'Association Les Bourlapapey,

bibliothèque numérique romande

http://www.ebooks-bnr.com/

en décembre 2012.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Sylvie, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Juste Olivier, *Sentiers de Montagne*, Gryon-sur-Bex, [éd. par l'auteur], 1875. La photo de première page, *Solalex*, a été prise par Sylvie Savary, le en 2007.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez

l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

– Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Vous pouvez télécharger des livres numériques gratuits auprès des http://www.ebooksgratuits.com et partenaires :

http://beq.ebooksgratuits.com,
http://efele.net,
http://bibliotheque-russe-et-slave.com,
http://www.echosdumaquis.com,
http://fr.wikisource.org,
http://www.gutenberg.org.